

Aux armes, liberté !

Une nouvelle en cadavre exquis
écrite avec Léonora Miano
sur air.laclass.com



édité par le collège
Pierre de Ronsard
2014

*Une nouvelle en cadavre exquis écrite par
Léonora Miano et les élèves des collèges du Rhône :
la Cité Scolaire Internationale, Charles de Foucauld,
le Plan du Loup, Laurent Mourguet et Pierre de Ronsard*

*Un projet d'écriture collaborative mené sur l'ENT laclasse.com
au cours de l'année 2013-2014*

Prologue page 6

Chapitre 1 page 9

Chapitre 2 page 15

Chapitre 3 page 19

Chapitre 4 page 23

Chapitre 5 page 27

Prologue

Léonora Miano

Comme toujours à cette heure, le chant de l'homme se fit entendre. Arpentant les rues du quartier, il hélait les habitants, traînant derrière lui un chariot. Son appel les faisait sortir en courant de leur maison et, en un rien de temps, la caisse à roulettes se remplissait de bouteilles vides. Elles avaient contenu du soda, de la bière la plupart du temps. Son passage évitait aux gens d'avoir à les retourner eux-mêmes au magasin comme c'était la règle. Pour la peine, on lui remettait une pièce de cent francs. Bientôt, son chant s'éteignit dans le lointain. La nuit tomba alors, comme elle savait le faire dans ce pays, sans crier gare.

D'habitude, ce moment de la journée était son préféré. Un autre rythme s'emparait de la ville. Les marchandes de beignets et de poisson grillé remplaçaient leurs homologues

qui, de l'aube au crépuscule, avaient proposé d'autres denrées. Les choristes de l'église située non loin de là se dirigeaient vers la petite bâtisse érigée par des missionnaires allemands, des cantiques déjà sur les lèvres. Vêtus de robes amples comme on en voyait dans les temples de l'Amérique noire, ils se rendaient à leur répétition hebdomadaire. Les gamins des familles déshéritées prenaient place sous les réverbères pour faire leurs devoirs, tandis que les commères plantaient une chaise devant le portail de leur demeure, afin que rien ne leur échappe de la vie qui s'ébrouait là. Des rires étaient dans l'air.

Assise dans un coin de la cour, près de l'endroit où quelques bambous avaient été arrachés à la clôture, Salomé regardait s'agiter le monde au dehors. Il lui était interdit de sortir, de fréquenter les enfants des quartiers comme disaient ses parents pour désigner les mal lotis. Aussi, c'était de loin qu'elle prenait part à leurs jeux, les enviant presque de vivre dans des maisons dépourvues d'électricité. Le spectacle de la rue la ravissait. Elle connaissait tout le monde, le moindre visage, les histoires de cœur naissantes, celles qui s'étaient achevées dans la fureur et les larmes.

Aujourd'hui, rien de tout cela ne l'intéressait. Salomé ne salivait pas à l'idée de goûter les maquereaux cuits à la braise, sur lesquels le vent apportait un peu de poussière pour parfaire l'assaisonnement. Sa mère disait que c'était plein de microbes, que c'était sale. Mais elle disait aussi qu'il ne fallait pas avaler les pépins des oranges, de peur qu'un oranger vous pousse sur la tête. Salomé, excitée à la pensée d'un arbre prenant racine au milieu de son crâne, avait fréquemment défié l'interdit. En vain. Depuis, elle n'accordait qu'un crédit relatif aux dires de sa mère, louchait tous les soirs sur les poissons posés sur des braseros si bas qu'ils semblaient toucher terre.

Pourtant, c'était la parole maternelle qui la troublait ce soir, lui gâchant le plaisir de l'observation. Quelques mots énoncés avec mépris, d'une voix sèche : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied. Ils peuvent s'estimer heureux d'avoir été admis dans la famille... » Salomé se leva, fit quelques pas vers la maison, s'arrêta sous le manguier dont une chauve-souris avait croqué des fruits encore verts. Elle avait un peu peur de rentrer. « Ce sont nos gens. » Ces mots lui pesaient sur le cœur. Pourquoi ? Elle n'aurait pu le dire. Il lui venait simplement une intuition. Comme un soupçon. Elle devait savoir. Comprendre. Demain, elle irait interroger sa mère.

Chapitre 1

Léonora Miano

Salomé n'avait pas vu sa mère de la journée. A peine l'avait-elle entendue quitter la maison, le moteur de sa voiture vrombissant à l'aurore, les roues du véhicule crissant sur le gravier blanc de l'allée, avant de s'élançer à l'extérieur. Elle s'en allait tôt pour éviter les embouteillages, traverser la ville, passer à temps le pont qui la coupait en deux, être la première arrivée au dispensaire. En réalité, elle n'était jamais vraiment la première sur les lieux. Des malades se bousculaient déjà aux portes. Des femmes portant leurs enfants sur la hanche. Jeunes gens atteints de paludisme chronique. Des vieillards dont il faudrait retirer des vers de Cayor ou traiter les filaires. Une foule dont il faudrait se charger jusqu'à la tombée de la nuit. C'était lundi. La semaine serait longue et harassante.

Rentrée du collège où elle venait d'entrer en classe de sixième après avoir été brillamment reçue au concours national sans lequel la chose n'était pas envisageable, Salomé tournait en rond dans la maison. Le chauffeur était passé la prendre comme toujours, et l'avait ramenée sans faire de détour. Elle ne l'avait pas prié de s'arrêter pour acheter des soya, ces brochettes de bœuf vendues aux abords des rues, dont la consommation lui était interdite. Elle ne lui avait pas non plus demandé d'attendre qu'elle s'offre un cône d'arachides grillées, dont un marchand faisait sauter les pelures en l'air avant de servir ses clients. En temps normal, Salomé ne reculait pas devant ces manquements aux lois parentales, dépensant allègrement son argent de poche, afin de se sentir appartenir au peuple de son pays. Vivre comme les autres. Etre un temps parmi eux, pas seulement à côté.

La chambre de sa cousine Sephora se trouvait à côté de la sienne. Elle eut envie d'y pénétrer pour l'attendre comme elle le faisait souvent, préparant une partie de Monopoly ou de Scrabble. Elles aimaient jouer avant de se consacrer à leurs devoirs. Sephora ne tarderait plus, à présent. La perspective de ces amusements ne suscita qu'une joie éphémère chez Salomé. Elle resta interdite devant la porte, se remémorant les paroles de sa mère. C'était de Sephora et de son frère

Abel qu'elle parlait, lorsqu'elle avait dit : « Ce sont nos gens. » Hier, Abel était passé voir sa sœur. Il était aussi porteur d'un message envoyé par ses parents à ceux de Salomé. Le contenu de la missive était un mystère. Tout ce que Salomé savait, c'était que sa mère s'était emportée, qu'elle avait crié, que son mari lui avait demandé pourquoi parler sur ce ton à un enfant. C'était là qu'elle avait lancé : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied... »

Salomé tourna les talons, se dirigea vers sa chambre, se laissa choir sur son lit. La bonne avait pris soin de mettre en marche le climatiseur. Une fraîcheur apaisante enveloppait les lieux. Elle laissa errer son regard dans la pièce. Un revêtement rose couvrait les murs. Il y avait un bureau en acajou, des étagères supportant des livres et, sur la table de chevet, un ghetto *blaster* reçu à Noël. Une épaisse moquette tapissait le sol, si bien qu'elle n'entendait jamais le bruit de ses propres pas, quand elle se trouvait dans cette pièce. Face au lit, une porte donnait sur une salle de bain, avec un dressing mitoyen. C'était là que Sephora venait faire sa toilette. Sa chambre à elle ne disposait pas des mêmes commodités. Ses vêtements étaient rangés dans une malle, comme s'il lui fallait se tenir prête à s'en aller à tout moment.

La fillette se mit à songer, pour la première fois, à toutes les différences qu'elle n'avait jamais interrogées. Sephora vivait dans la même maison, mais fréquentait une école publique, dans un des quartiers populaires de la ville. Le chauffeur ne l'y conduisait pas. Elle prenait un taxi de ramassage pour s'y rendre, rentrait quelquefois à pied pour économiser un peu d'argent. Le samedi, alors que Salomé faisait la grasse matinée, il n'était pas rare que sa mère envoie Sephora au marché ou ailleurs, faire quelque commission. Il n'y avait là rien qui ressemble à de la torture, Sephora n'était pas maltraitée. D'ailleurs, elle ne se plaignait de rien. Ses parents l'avaient confiée à ses oncle et tante, parce qu'ils pensaient qu'elle aurait, grâce à eux, de meilleures chances dans la vie.

Au fond d'elle Salomé entendait une petite voix lui dire qu'il y avait quelque chose. Ce n'était pas uniquement parce que Sephora n'était pas leur enfant, que ses parents ne s'adressaient jamais à elle en français, ne lui parlant que cette langue ancestrale qu'ils ne transmettaient pas à leur fille. Ce n'était pas pour cette seule raison que ses vêtements n'étaient jamais commandés à la Redoute, ni achetés dans les magasins hors de prix où se rendaient les expatriés européens pour maintenir leur style de vie. Et si elle ne s'autorisait à regarder un film sur le magnétoscope qu'à l'invitation de Salomé,

ce n'était pas, là non plus, parce que cette maison n'était pas celle de ses géniteurs. C'était parce qu'elle appartenait à cette caste mystérieuse, celle des « nos gens ».

Le cœur de Salomé se glaça, lorsqu'elle entendit grincer le portail. Sephora rentrait. Elle l'entendit prendre gaiement congé d'une camarade de classe. Le gravier blanc de l'allée bruissa sous ses pieds comme tous les jours, et comme tous les jours, elle s'arrêta pour humer le parfum des fleurs du frangipanier planté dans la cour, face au manguier, à quelques pas d'un arbre du voyageur dont on prenait grand soin. Sephora avait l'âge d'être en troisième, mais elle n'était qu'en cinquième à cette année, ayant échoué à deux reprises au concours d'entrée en sixième. C'était après son second échec à l'examen national qu'elle était venue vivre avec eux. Salomé se souvenait du conseil de famille qui avait entériné la décision. Puisqu'on ne lui disait jamais rien ou pas grand-chose d'important, elle avait écouté aux portes. Ses parents l'ignoraient, mais elle comprenait parfaitement la langue secrète, la langue non transmise des ancêtres.

Bientôt, on frappa trois coups guillerets à la porte de sa chambre. Le sourire de Sephora illumina la pièce, et son accent d'enfant des quartiers envahit l'espace :

« Tu es déjà là ! Je t'ai gardé. » Ces derniers mots signifiaient qu'elle avait pensé à sa cousine, et lui avait rapporté quelque friandise proscrite, afin de partager avec elle la saveur du pays réel. Salomé se redressa, incapable, toutefois, de lui rendre son sourire. Devant la mine étonnée de cette cousine dont elle n'était plus certaine de connaître le statut, elle dit simplement : « Il faut qu'on parle. »

Chapitre 2

*Collège de la Cité Scolaire Internationale (Lyon 7^e)
classe de 3^{ème} de Laure-Lou Piquet et Hélène Marguerite*

« Viens dans ma chambre ! C'est très important ! »

En arrivant devant la maison, une course commença pour atteindre la chambre de Salomé. En passant devant l'immense porte vitrée à l'entrée de la demeure, un des serviteurs les interpella, mais elles ne l'entendirent pas et continuèrent leur chemin. Les couloirs étaient larges, et sur leurs murs, pendaient de nombreux portraits des ancêtres de Salomé. Même le tapis épais n'amortissait pas leurs pas. Elles se ruèrent dans la chambre de cette dernière et se jetèrent sur le lit.

Une fois dans la chambre, Sephora demanda intriguée :

« Qu'est ce qui se passe ? »

- Ce matin j'ai suivi mon père, car il avait l'air soucieux, et j'arrivai devant une case inconnue. Je vis une dame sortir de cette maison et embrasser mon père. Choquée, je me suis rapprochée pour voir qui c'était et j'ai reconnu ta mère ! Surprise par cette nouvelle, Sephora resta figée de peur.
- Mais j'ai pire ! Je les ai entendus dire quelque chose. »

Elle lui raconta ce qu'elle avait entendu.

« Il faut qu'on leur dise ! Avant qu'il soit trop tard. Il faut qu'elles sachent qu'elles sont demi-sœurs ! », avait dit le père de Salomé.

« C'est vrai, tu as raison. », avait répondu la mère de Sephora.

« J'ai couru aussi vite que j'ai pu pour te raconter cette nouvelle. » Sephora ne répondait toujours pas.

Les murs, d'un beige pâle, étaient ornés de divers masques ethniques ramenés par son père de ses nombreux voyages. Près de son double lit, des étagères recouvertes de centaines de livres de tout genre : des recueils sur les cultures des différentes tribus africaines, des romans historiques, policiers ou encore de science-fiction prouvaient que Salomé était une jeune fille pleine de ressources. Au dessus de son lit pendait une large moustiquaire, légèrement agitée par le souffle du ventilateur.

Sephora ne bougeait point, ses pensées l'envahissaient. Sa journée avait été déjà assez extraordinaire : elle était passée par le marché rempli des bonnes odeurs de soya grillé. Elle adorait cette période de la matinée, pleine de vivacité et de joie. Elle avait couru à travers les maisons branlantes du ghetto pour arriver à la plage. Elle était vide à cette heure et Sephora avait vu les manguiers se balancer au vent. Après une marche rapide à côté des gratte-ciel, elle était arrivée à sa vieille école en pierres moussues. Quand elle était arrivée dans la salle de classe, les élèves étaient encore debout devant leur bureau de bois, comme d'habitude. A la fin des cours, elle avait été surprise de trouver son frère, Abel, qui l'attendait. Une fois sa surprise passée, elle lui avait demandé ce qu'il faisait là. Elle raconta alors à Salomé ce qu'il lui avait dit :

« Pendant que Abel était à l'internat, il enchaînait des manifestations avec un parti communiste dans le but de rendre le Cameroun indépendant. Il a décidé de partir de l'internat pour nous en parler mais il a d'autres projets.

- Quels projets ? demanda Salomé.

- Il veut partir en Chine car c'est un pays communiste qui soutient l'Indépendance du Cameroun.

- Partons nous aussi !

- Partir en Chine ? On est encore jeunes.

- On n'a rien à perdre. Ma mère est très égocentrique, elle profite ainsi des domestiques. Il n'y aura jamais de vraie

relation mère-fille entre nous si cela ne cesse pas. Notre père nous a trompées ; et en plus on a Abel avec nous ; il nous protégera. »

Sephora réfléchit, et discuta de ce projet avec Salomé. Ces deux nouvelles les bouleversaient car elles se sentaient trahies, élevées dans le mensonge ; ainsi elles décidèrent d'organiser leur départ avec Abel.

Une certaine tristesse s'installa dans les yeux de Salomé à l'idée de tout abandonner. Elle se changea pour dîner puis redescendit. Alors qu'ils mangeaient, Salomé engagea la conversation avec son père. Sa mère, les lèvres pincées, les regardait d'un air hautain. Elle appela un domestique d'un claquement de doigts. Un des serviteurs apparut, vêtu d'un habit trop petit pour lui et inconfortable. « Du vin », ordonna-t-elle sèchement sans croiser son regard. L'homme se tourna vers Salomé et son père qui, honteux, s'excusèrent du regard. La mère de Salomé retourna à la précédente conversation sans même esquisser un regard en direction du domestique qui quitta la salle à manger sans demander son reste. Salomé lança un regard discret pour faire comprendre qu'elle s'excusait pour le comportement de sa mère. Salomé la trouvait arrogante et agaçante et craignait que son départ rende encore plus difficile la vie des domestiques.

Chapitre 3

*Collège Charles de Foucauld (Lyon 3^e)
classe de 3^{ème} de Delphine Thieffenat et Geneviève Galen*

Au lieu de préparer leur sac pour l'école, les deux filles le préparèrent pour quitter la maison. Elles avaient décidé de partir pour chercher Abel. Sephora avait contacté quelques jours auparavant un ami proche de son frère qui lui avait approximativement indiqué sur une carte où se trouvait son camp. Elles avaient convenu la veille avec Mafé, le chauffeur, qu'il les conduise hors de la ville afin qu'elles puissent commencer leurs recherches. Mafé connaissait très bien Abel, c'était un de ses amis. Il ne l'avait pas vu depuis très longtemps. Après ce qu'elle appelait la « trahison » d'Abel, la mère de Salomé lui avait interdit de garder le contact. Mafé avait accepté d'aider les filles, mais en les prévenant que c'était extrêmement dangereux de s'aventurer dans une zone pareille : elles pouvaient être très grièvement blessées, voire mourir.

Ils partirent donc tous les trois. Après avoir roulé un long moment, le chauffeur coupa le moteur de la voiture. Salomé et Sephora regardèrent pas la vitre, elles étaient dans une zone désertique sans aucun signe de vie autour. Il n'y avait pas âme qui vive. Le chauffeur invita les filles à descendre et à prendre leurs affaires :

« Prenez bien soin de vous et ne faites rien que vous pourriez regretter !

- Ne vous inquiétez pas et surtout ne dites rien à ma mère, répondit Salomé.

- Au revoir et à bientôt j'espère, ajouta le chauffeur un peu inquiet.

- Au revoir et merci pour tout Mafé ! » dirent les deux filles en claquant la portière.

Et elles commencèrent à marcher toutes seules pour retrouver Abel. Elles n'avaient pas parcouru plus d'un kilomètre dans la direction qu'elles supposaient être celle du camp quand elles furent interceptées par trois hommes armés qui fouillèrent leurs sacs avant de leur demander ce qu'elles faisaient là. Terrorisées, les filles commencèrent à regretter de ne pas avoir écouté les mises en garde de Mafé. Sephora bafouilla qu'elle cherchait son frère, mais comme

elle ignorait si ces hommes étaient du même bord que lui, elle ne donna pas son nom. Celui qui semblait être le chef leur ordonna d'avancer devant lui. Il les pressait sans arrêt. Salomé qui n'avait pas l'habitude de marcher autant s'essouffait et suait à grosses gouttes. C'est avec soulagement qu'elles virent apparaître devant elles une petite bâtisse délabrée où on les enferma.

Abel entra dans la pièce où deux filles étaient retenues depuis quelques heures par ses compagnons. Il était chargé de leur donner à manger. Il reconnut avec stupeur sa sœur Sephora puis, tapie dans l'ombre, sa cousine Salomé. Il les attrapa par l'avant-bras et les tira hors de la pièce. Il ne voulait pas que sa famille se rappelle de lui comme étant un homme malhonnête, mais plutôt comme quelqu'un de bienveillant et décida de les libérer discrètement même s'il en connaissait les conséquences. Elles étaient heureuses de le retrouver, mais elles ne pouvaient pas s'attarder et devaient rapidement se cacher.

Lorsqu'elles sortirent avec Abel, celui-ci reçut une balle dans l'abdomen. Il poussa un cri de douleur mêlé à ceux de Salomé et de Sephora, ce qui attira l'attention de deux gardes qui rentrèrent Abel blessé et les deux filles à l'intérieur du

bâtiment. La gravité de la blessure était si évidente que nul ne s'interrogea sur les raisons de la présence des deux filles à l'extérieur avec Abel. Salomé proposa alors l'aide de sa mère, médecin renommé. Abel accepta et donna l'ordre à ses frères d'armes d'aller la chercher. Un commando composé de cinq personnes partit sur le champ. Après une attente interminable, elle arriva les yeux bandés. On lui enleva le tissu qui lui masquait la vue et elle resta sans voix en découvrant sa fille en ce lieu et avec de telles personnes. On lui annonça la blessure d'Abel. Salomé lui dit :

« Si tu veux que nous rentrions à la maison, tu dois soigner Abel. »

Elle réfléchit un instant puis refusa. Mais sous le regard insistant de sa nièce et sa fille, elle finit par accepter et commença à le soigner.

Chapitre 4

*Collège Le Plan du Loup (Sainte-Foy-Les-Lyon)
classe de 3^{ème} de Martine Singou-Malela et Joëlle Pigaglio*

La mère de Salomé appela Mafé et lui dit d'aller chercher sa trousse de premiers secours. Elle se désinfecta longuement les mains, et, avec la morphine que Mafé avait apportée, elle piqua Abel au creux du coude.

« Il faut attendre que la morphine fasse effet, expliqua-t-elle.
- Mais il perd son sang ! Il faut agir ! Maintenant ! » s' alarma Sephora.

Après quelques secondes de réflexion, la mère de Salomé prit une petite pince dans la trousse, elle désinfecta la plaie, puis, inséra la pince dans la blessure. Salomé vit le léger tremblement de ses mains. Abel gémit puis, grâce à la morphine qui avait commencé à agir, perdit connaissance.

Enfin, la balle fut délogée et tomba à terre avec un bruit mat. La mère de Salomé déposa ensuite un onguent sur la plaie et fit un bandage. « Heureusement, la balle n'a pas perforé le pancréas, il vivra, cracha-t-elle. Il faut maintenant le laisser se reposer. »

Elle quitta la chambre sans un regard pour Salomé et Sephora qui l'avaient contrainte à prendre part à un combat qui n'était pas le sien.

Souhaitant accompagner Abel dans sa nuit de douleurs, Salomé se cala sur le fauteuil à côté de Mafé et Sephora s'installa sur une chaise, à gauche du lit sur lequel Abel luttait. Elle lui prit la main. Celle-ci était brûlante, le combat pour la survie se poursuivait.

Petit à petit, Salomé, épuisée par l'angoisse, s'enfonça dans un sommeil comateux et sans rêves.

Les jours passaient et chacun d'eux ressemblait au précédent. Tous destinés à soigner Abel et à aller chercher discrètement des médicaments à l'hôpital, auprès d'un médecin membre de l'UPC.

L'état d'Abel avait commencé à s'améliorer depuis quelques

jours. Salomé et Sephora se relayaient pourtant toujours à son chevet et la mère de Salomé, ayant renoncé à exercer une quelconque autorité sous son toit, venait rapidement l'examiner le matin avant de partir travailler et le soir tard, à son retour.

Enfin, un matin, la mère de Salomé annonça qu'Abel était définitivement tiré d'affaire. Le corps d'Abel était guéri. La fièvre de la longue humiliation de son peuple face à la tutelle française, elle, brûlait encore.

Les nuits passaient, certaines remplies d'angoisse et d'obscurité sous la lune d'ivoire, devenues terrifiantes, en ces temps d'instabilité où un peuple luttait pour sa liberté et où le souffle nocturne d'Abel ramenait aux risques que présentait cette lutte.

Abel était à genoux dans une pièce insalubre, un pistolet sur la tempe. La main qui le tenait, appuya sur la détente. Le corps d'Abel s'effondra sur le sol. Salomé se réveilla en sursaut, des gouttelettes de sueur froides coulaient sur son front. Depuis qu'Abel était revenu de son échauffourée avec les forces colonialistes, elle faisait sans cesse des cauchemars. Angoissée, elle se leva et alla vérifier que tout allait bien.

Elle se dirigea vers la chambre d'Abel. Elle passa la tête dans l'encadrement de la porte. Son cœur s'arrêta, elle poussa un

cri d'effroi. Le lit vide, la fenêtre ouverte. Les tiroirs de la commode étaient par terre, tombés dans la précipitation, et de nombreux vêtements manquaient ainsi qu'un grand sac. Il était parti ! Abel était parti ! Sans rien leur dire ! Sans les prévenir ! Une lettre était posée sur son lit, dessus, quelques mots : « On part, c'est mieux pour vous... »

Les jambes de Salomé se dérochèrent sous le poids de cette phrase. Elle tomba à genoux et un sanglot secoua sa poitrine mais les larmes ne voulaient pas couler.

Chapitre 5

*Collège Laurent Mourguet (Vénissieux)
classe de 3^{ème} de Claude Arnac et Béatrice Seigneur*

Dix ans plus tard.

Dès que l'alarme retentit, Salomé se réveilla en sursaut. Elle devait être rapide, s'habiller en quelques minutes et partir le plus vite possible. Elle emmena avec elle une barre de céréales, la faim pouvait lui être fatale. Ce n'était pas la première fois, elle savait quoi faire dans ces moments-là. Elle entendit des pas dans l'allée centrale ; ses camarades étaient déjà prêts. Elle courut les rejoindre sous l'œil mauvais de son supérieur : « Ceci n'est pas un exercice, un retard n'est pas tolérable. Chacun à son poste ! »

Salomé avait l'habitude. Ça faisait trois ans qu'elle était engagée dans l'armée française.

Mais aujourd'hui, c'était différent. Son unité était depuis trois mois en Centrafrique, aux frontières de son pays natal. C'était certainement la mission de sa vie. Aider des frères.

Après le départ d'Abel pour l'UPC, Salomé se souvint qu'elle ne savait plus quoi faire. En grandissant, elle avait compris beaucoup de choses, dont les enjeux de ce soulèvement. Elle avait compris sans qu'on le lui explique ce qui se passait dans ce pays où elle allait intervenir. Elle avait compris toutes les injustices, dues à de simples origines, à des coutumes archaïques et à tant de mensonges... Elle se sentait concernée et prête maintenant à faire quelque chose d'utile dans cette région du monde qu'elle avait quittée à la suite de ces troubles tragiques.

Elle se remémora les circonstances de son départ.

Un mois après le départ d'Abel et Mafé, Salomé n'avait toujours pas eu de nouvelles d'eux. Mais un matin, alors qu'elle partait à l'école, elle avait récupéré le courrier dans la boîte aux lettres, elle avait trouvé une lettre de l'UPC. Malheureusement, elle n'avait pas eu le temps de l'ouvrir, et elle était partie à l'école en courant, bouleversée.

Elle était allée trouver son professeur d'histoire et elle lui

avait demandé ce que la réception d'une lettre de l'UPC signifiait. Il lui avait répondu que cela pouvait avoir deux significations : soit c'était une convocation pour partir à la guerre avec les résistants, soit une annonce de décès du proche parti combattre. Elle était restée tremblante jusqu'au soir où elle avait enfin pu ouvrir la lettre. Elle avait appris qu'Abel était parti pendant la nuit avec ses compagnons. Elle avait été atterrée pendant un instant, puis s'était dit que c'était mieux ainsi, pour lui et pour les autres. Elle savait que Mafé prendrait soin de lui. Ils étaient partis en s'unissant avec les manifestants des droits des Noirs, ils allaient poursuivre leur rêve fou à Paris, Londres, Madrid, Barcelone, Vienne. Ils allaient rejoindre d'autres militants à un congrès pour continuer le combat.

Cette cause était importante et si le sentiment d'abandon était d'abord plus fort, elle avait compris qu'il fallait combattre et que la cause de ses cousins était juste. Ils lui avaient dit :

« Chaque seconde, chaque mot me rappelle qu'un jour mes parents, mes ancêtres étaient des esclaves, des Hommes privés de leur liberté, de leur droit d'être qui ils sont et non de suivre le rythme de ceux qui retiennent leur chaîne, c'est pour ça que nous voulons savoir, partir et nous battre pour

la liberté », en arrachant le bracelet qu'on leur avait donné , pour prouver qu'ils n'appartenaient à personne.

L'engagement de son cousin lui avait montré la voie. Peu de temps après la réception de ce courrier, ses parents l'avaient envoyée faire des études en France.

Elle vérifia son équipement et rejoignit son poste.

Aux armes, liberté !

*Salomé, jeune fille camerounaise,
vit dans une famille aisée.
Sa cousine, Sephora, vit sous le
même toit. Les parents de Sephora
y sont domestiques. La vie est
plutôt paisible. Mais, le jour où les
deux fillettes rencontrent le frère
de Sephora, tout bascule...*



Scannez pour
découvrir les étapes
de fabrication de
l'histoire en ligne !



**Dix classes
de collégiens
et un écrivain
écrivent un
cadavre exquis.**

Ici, une fiction s'élabore en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes : **Léonora Miano** écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Une résidence d'artiste sur l'espace numérique de travail *laclasse.com* initiée par le Centre Erasme (Living Lab du Département du Rhône) En collaboration avec La Villa Gillet et Léonora Miano, auteur invitée à la huitième édition des Assises Internationales du Roman. En partenariat avec l'Inspection Académique du Rhône.

